



Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris (Institut historique allemand)

Band 43 (2016)

Jörn Leonhard: 1916 – Anneé Charnière de la Grande Guerre

DOI: 10.11588/fr.2016.0.44790

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

1916 – ANNÉE CHARNIÈRE DE LA GRANDE GUERRE¹

1. Introduction: regards rétrospectifs sur l'année charnière
de la Grande Guerre

En juillet 1916, Ernst Jünger participe à la bataille de la Somme comme jeune officier et commandant de compagnie: il vit la monstrueuse mobilisation de l'artillerie, les problèmes de communication, les modifications du paysage et la perte de repères sur le champ de bataille. Le 24 août, il note dans ses Carnets de guerre: »On nous a donné des casques d'acier. Le casque d'acier confère au soldat un aspect sauvage².« Mais c'est a posteriori que la charnière de la guerre est devenue une icône identitaire. C'est seulement dans son roman »Orages d'acier«, écrit à l'issue des combats, qu'émerge, dans son idéalisation typique, une toute nouvelle image du soldat sur le front, symbole de la guerre moderne: »Un coureur d'un régiment wurtembergeois. [...] Ce fut le premier soldat allemand que j'aie vu sous le casque d'acier et il m'apparut aussitôt comme l'habitant d'un monde nouveau et plus dur. [...] Le visage figé, encadré par le bord d'acier du casque, et la voix blanche, qu'accompagnait le vacarme du front, nous firent une impression macabre. Quelques jours avaient suffi pour mettre sur ce coureur qui devait nous mener au royaume des flammes une empreinte qui semblait nous le rendre indiciblement étranger³.«

Cette stylisation, dont les notes des carnets, prises sur le vif, ne portent guère de trace, détermine dès lors le portrait des soldats que dresse Jünger. Il en résulte un mélange éclectique de traits historiques et progressistes: les soldats apparaissent d'abord dans la tradition des lansquenets de l'époque moderne. Élément que Jünger lie à l'éthos chevaleresque du combat et au nouveau concept de l'objectivité – l'expression d'un professionnalisme particulier, conséquence des conditions de vie et de survie extrêmes du front: »On trouvait bien vivant chez ces hommes un élément qui soulignait la sauvagerie de la guerre et en même temps la transfigurait, le plaisir simple pris au danger, le besoin chevaleresque d'affronter le combat. Au cours de ces quatre années, le feu forgea un type guerrier toujours plus pur, toujours plus audacieux⁴.« Jünger se souvient de la guerre comme d'un »métier«, l'uniforme devient »tenue de travail⁵«. Il se concentre sur le commandant des unités de choc – le rôle de Jünger pendant le conflit. Il reconnaît en lui le véritable héros moderne de la guerre.

1 Conférence annuelle de l'Institut historique allemand, le 16 octobre 2015.

2 Ernst JÜNGER, *Kriegstagebuch 1914–1918*, sous la dir. de Helmuth KIESEL, Stuttgart 2010, 24 juillet 1916, p. 167.

3 Ernst JÜNGER, *In Stahlgewittern. Historisch-kritische Ausgabe*, 2 vol., sous la dir. de Helmuth KIESEL, Stuttgart 2013, vol. 1, p. 99, cf. *ibid.*, p. 206–209.

4 *Ibid.*, p. 149.

5 *Ibid.*, p. 195.

En quoi l'année 1916 constitue-t-elle la charnière de la Grande Guerre, d'une transformation élémentaire qui redistribue les cartes de certaines évolutions, en accélérant quelques-unes et en interrompant d'autres? Qu'est-ce qui en fait un seuil intérieur de la guerre, marquant un avant et un après, une ligne que la guerre ne repasserait plus jamais? Comment et pourquoi peut-on analyser 1916 comme une charnière – et non 1917, avec ses célèbres dates sur la scène internationale, l'entrée en guerre des États-Unis et les deux révolutions de février et d'octobre en Russie⁶? Je m'attacherai à répondre à ces questions en les appréhendant à trois niveaux et sous un angle non pas systématique mais symptomatique: nous examinerons la transformation des réalités de la guerre et leurs implications politiques, puis les espaces globaux de la violence et enfin les sociétés en guerre et les fronts de l'arrière de trois belligérants, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Russie.

2. De la machine de guerre à la crise de légitimation politique

«L'image de ce paysage est inoubliable pour celui qui l'a vu. Il y a peu, cette contrée possédait des prairies, des forêts et des champs de blé. Désormais, plus rien à voir, mais strictement plus rien. Littéralement pas un brin d'herbe, pas l'ombre d'un petit brin. Chaque millimètre du sol a été retourné encore et encore, les arbres sont arrachés, déchiquetés et pulvérisés comme sciure. Les maisons rasées par les obus, les pierres broyées en poussière. Les rails du chemin de fer tordus en spirales, les collines déplacées, bref, tout a été transformé en désert⁷.» Ernst Jünger consigne ces impressions le 28 août dans son carnet, alors que la bataille de la Somme, qui a débuté le 1^{er} juillet, fait encore rage⁸.

Les soldats ont conscience que la guerre prend une nouvelle qualité dans les batailles de Verdun et de la Somme au début de l'année et à l'été 1916. Le Danois Kersten Andresen, soldat de l'armée prussienne, écrit, début août, que presque tous ses camarades danois enrôlés à l'été 1914 en même temps que lui sont morts. Le pilonnage inédit et l'impact d'un obus de 38 cm lui font l'effet «de rencontrer un monstre tout droit issu d'une légende». Andresen tombe après le 8 août, plus précisément il disparaît sans laisser de trace. Comme pour de nombreux autres soldats qui périssent pendant ces combats, on n'a pas retrouvé de dépouille qu'on aurait pu formellement identifier. Les corps des soldats morts, qu'il est souvent impossible d'inhumer immédiatement, sont mutilés, démembrés et littéralement dissous sous le feu roulant de l'artillerie. Dans une des dernières lettres qu'il envoie à sa famille, Andresen, membre de la minorité danoise chez qui le déclenchement des hostilités à l'été 1914 n'a soulevé aucun enthousiasme patriotique, résume de façon tout à fait saisissante les changements de son expérience guerrière: «Malgré tout le sinistre de la chose, il y avait au début de la guerre une certaine poésie. Elle a aujourd'hui disparu⁹.»

6 Jörn LEONHARD, *Die Büchse der Pandora. Geschichte des Ersten Weltkriegs*, 5^e édition, Munich 2014, p. 430–434.

7 JÜNGER, *Kriegstagebuch* (voir n. 2), 28 août 1916, p. 176–177.

8 Helmuth KIESEL, *Ernst Jünger im Ersten Weltkrieg: Übersicht und Dokumentation*, in: JÜNGER, *Kriegstagebuch* (voir n. 2), p. 596–647, ici p. 621–647.

9 Cité par: Peter ENGLUND, *Schönheit und Schrecken. Eine Geschichte des Ersten Weltkriegs, erzählt in neunzehn Schicksalen*, Berlin 2011, p. 326.

Sur quoi se fonde cette nouvelle expérience de la guerre¹⁰? Début 1916, la question principale des dirigeants politiques et militaires sur le front occidental est de trouver comment convertir à nouveau la guerre de position, marquée par la paralysie et la stagnation, en guerre de mouvement. L'année 1915 n'a pas permis, sur le front ouest, de faire basculer la guerre dans un sens ou dans l'autre, mais les Empires centraux ont ouvert de nouvelles perspectives à l'est: pendant que les offensives alliées en Artois et en Champagne ont échoué au prix de pertes énormes, les troupes allemandes et austro-hongroises ont réussi une percée sur le front oriental à l'été.

Malgré les pertes déjà immenses, les commandants en chef alliés ont maintenu le principe de l'offensive sur le front de l'Ouest et reculé les structures défensives des lignes de front pour ne pas affaiblir la combativité de leurs troupes. À l'inverse, les Allemands ont massivement développé leurs positions, situées en règle générale sur des points plus élevés. Les dix-sept premiers mois de guerre ont définitivement démontré la domination de la guerre mécanique et de la guerre de matériel avec une artillerie lourde et des quantités monstrueuses de munitions – une constellation qui lie les événements sur le front et les économies de guerre des sociétés de l'arrière. L'année 1916 marque l'acmé de l'intensification de la guerre mécanique et des batailles de matériel – au prix de nombreuses victimes –, montrant les limites de toutes les tentatives de trancher la guerre par de grandes opérations offensives. Les batailles de Verdun et de la Somme laissent leur empreinte sur l'image du front occidental et sur l'imaginaire collectif qui entoure la guerre mondiale, celui de ses contemporains déjà, mais tout autant celui d'aujourd'hui. Le bilan des deux batailles est lourd: 1,5 million de morts, blessés et disparus. Chacune de ces pertes transporte la réalité de la guerre dans les sociétés allemande, française, britannique, mais aussi canadienne, australienne, néo-zélandaise et indienne. Pratiquement aucune famille de la plupart de ces sociétés ne termine l'année sans pleurer un mari, un frère, un fils ou un petit-fils¹¹.

La guerre d'usure sur le front ouest et l'offensive simultanée des armées russes en Europe de l'Est introduisent un véritable changement, mais Verdun possède un statut particulier de «bataille totale». À quoi doit-elle d'être considérée à elle toute seule comme une charnière militaire et symbolique de la guerre? D'abord, à l'extrême densification de la violence sur un espace relativement restreint: environ dix millions de projectiles, correspondant à un poids de 1,35 million de tonnes d'acier, sont tirés sur une surface de 26 kilomètres carrés, conjonction qui sous-tend une superposition, unique dans cette guerre, de deux expériences de la violence: celle de la guerre mécanique, avec les armes à distance de l'artillerie lourde, et celle du combat corps à corps, particulièrement acharné pour gagner une infime parcelle de terrain¹².

10 Jörn LEONHARD, Die Büchse der Pandora des 20. Jahrhunderts. Der Erste Weltkrieg als Umbruch von Erwartungen und Erfahrungen, in: Notger SLENCZKA (dir.), Faszination und Schrecken des Krieges, Leipzig 2015 (XXIII. Reihlen-Vorlesung, Beiheft 2015 zur Berliner Theologischen Zeitschrift), p. 120–136.

11 ID., Die Büchse der Pandora (voir n. 6), p. 433.

12 Lawrence SONDHAUS, World War One. The Global Revolution, Cambridge 2011, p. 210; Gerd KRUMEICH, Der Mensch als »Material«. Verdun, 21. Februar bis 9. September 1916, in: Stig FÖRSTER, Markus PÖHLMANN, Dierk WALTER (dir.), Schlachten der Weltgeschichte. Von Salamis bis Sinai, Munich 2001, p. 295–305, ici p. 300.

Mais ces chiffres ne suffisent pas à expliquer la signification de cette « bataille totale ». La charge symbolique des événements entourant Verdun fait en effet déjà partie intégrante de la bataille et a un impact de bien plus grande portée. Ses répercussions militaires et politiques marquent également un seuil de transformation particulier de la guerre. La défense de Verdun, côté français, est stylisée comme l'instant de crise, la pierre de touche de la nation entière. La prise, insignifiante sur le plan tactique, du fort de Douaumont par les Allemands, en février, a l'effet d'un signal. Pour le commandement de l'armée de terre française, Verdun devient à partir de là le point de défense principal de l'ensemble des efforts de guerre français¹³.

La bataille n'amoindrit pas l'ardeur défensive des responsables politiques français, au contraire, elle la renforce. Les Britanniques donnent la preuve, au prix de pertes épouvantables, qu'ils n'envisagent pas de quitter l'alliance, de tourner le dos au champ de bataille de l'Europe continentale. Mais, comme pour la bataille de la Marne, en septembre 1914, le contraste entre mystification positive et négative est important. Dans le camp allemand, les espoirs déçus s'accompagnent, comme sur la Marne déjà, de schémas explicatifs qui joueront également un rôle dans la légende du coup de poignard dans le dos en 1918–1919¹⁴. On cherche des responsables de la saignée à blanc, qui a forgé l'image du « combattant de Verdun » dans d'innombrables souvenirs. Et on les cherche parmi les chefs militaires, mais aussi au sein de la patrie. L'image de la mort héroïque pendant la bataille et d'un sacrifice patriotique dans une guerre légitime pour défendre la patrie perd continûment de sa force de persuasion et de sa crédibilité. Verdun, dans le paroxysme de la violence guerrière sur un espace circonscrit, dans la mobilisation extrême des forces et la concentration symbolique de la guerre en un seul lieu, prend une importance similaire à la bataille de Stalingrad pour la Seconde Guerre mondiale¹⁵.

Les expériences de Verdun et de la Somme font réfléchir toutes les armées sur les nouvelles technologies et les tactiques de combat. La guerre change de visage: au bout d'un peu plus de deux années, l'offensive à tout prix peine désormais à convaincre, parce qu'aucun des camps ne peut à long terme se permettre des pertes si élevées. On commence, dans ce contexte, à décentraliser les structures de commandement, la communication et le déploiement des troupes. On attache une attention accrue aux conditions concrètes du champ de bataille, à l'impact des armes et aux possibilités de défense efficace. La guerre se démarque alors définitivement des représentations et des concepts de guerre du XIX^e siècle: c'est en cela que l'année 1916 constitue la charnière de la transformation militaire de la guerre. Constat qui vaut pour la guerre maritime puisque, dans le camp allemand, on déplace cette année-là la focale de la bataille navale à la guerre sous-marine¹⁶.

L'année 1916 révèle encore plus clairement et de façon plus existentielle que jamais combien les différents espaces de conflit au sein et hors du continent européen sont interdépendants. Plus que jamais, l'enjeu est de redistribuer les ressources, de retirer

13 Gerd KRUMEICH, Antoine PROST, Verdun 1916, Paris 1915; German WERTH, Verdun: Die Schlacht und der Mythos, 2^e édition, Bergisch Gladbach 1982, p. 155–156.

14 Gerd KRUMEICH, Verdun, in: Gerhard HIRSCHFELD, Gerd KRUMEICH, Irina RENZ (dir.), Enzyklopädie Erster Weltkrieg, 2^e édition, Paderborn 2004, p. 942–945, ici p. 944.

15 Matti MÜNCH, Verdun – Mythos und Alltag einer Schlacht, Munich 2006, p. 453–460 et 482–486.

16 LEONHARD, Die Büchse der Pandora (voir n. 6), p. 434–470.

les troupes là où c'est nécessaire pour les déployer sur les positions particulièrement menacées. Cette année-là, la guerre se globalise de façon inédite: connexion entre Verdun et la Somme, aide britannique aux troupes françaises, offensive russe en Galicie pour décharger les Alliés sur le front occidental, transfert des troupes allemandes de Verdun sur la Somme, aides allemandes aux forces armées d'Autriche-Hongrie, exposées à la grande offensive russe menée par le général Broussilov, mais aussi refus de l'Oberste Heeresleitung (OHL ou commandement suprême de l'armée) d'appuyer l'offensive autrichienne contre l'Italie dans le Tyrol en mai et en juin. Les fronts et zones de combats, anciens et nouveaux, obligent à constamment redéfinir les priorités stratégiques. L'entrée en guerre de la Roumanie contre les Empires centraux à l'été, le coup d'État en Grèce et l'émergence d'un nouveau front en Macédoine étendent la guerre à l'Europe du Sud-Est.

Toute nouvelle offensive suscite de grandes attentes: remporter la guerre durant la deuxième année du conflit. La pression s'accroît sur les acteurs politiques et militaires chargés de prendre des décisions difficiles en connaissant pertinemment leurs conséquences, et les attentes déçues font plonger 1916 dans une crise de crédibilité et de légitimation des dirigeants politiques et militaires – d'une ampleur encore inconnue. À la quête de responsables et coupables fait écho la carrière fulgurante de nouveaux sauveurs, un phénomène typique de cette année de conflit. Après l'échec de Verdun et l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Entente, Erich von Falkenhayn, chef d'état-major, est remplacé par le troisième OHL placé sous le double commandement de Hindenburg et de Ludendorff¹⁷. En France, Joseph Joffre, auréolé de son rôle dans la bataille de la Marne en 1914, est remplacé à la fin de l'année par le populaire Robert Nivelle, considéré comme le vainqueur de Verdun, tandis qu'en Grande-Bretagne, David Lloyd George succède au Premier ministre Herbert Henry Asquith.

Les vieux monarques finissent également par être affectés par ces bouleversements politiques et militaires: en Allemagne, le culte de Hindenburg, dont la figure paternelle est omniprésente via d'innombrables monuments et représentations dans la société civile allemande, relègue progressivement le Kaiser à l'arrière-plan. L'assassinat, en octobre 1916, du ministre-président d'Autriche, Karl Stürgkh, par Friedrich Adler, fils du chef du parti social-démocrate, Viktor Adler, montre de façon exemplaire, même s'il s'agit d'un acte isolé, à quel point la crise de confiance est profonde. Le meurtre reflète le potentiel des contestations qui enflent contre la politique de guerre, le régime antidémocratique et la situation d'approvisionnement. En Autriche-Hongrie, la mort de François-Joseph, en novembre, pose de façon encore plus pressante la question de l'avenir de l'empire. En Russie, enfin, l'abîme se creuse entre le pouvoir du tsar, la population et des pans toujours plus importants de l'élite. L'assassinat de Grigori Raspoutine, prétendu guérisseur et confident de la tsarine d'origine allemande, par des membres de l'élite russe proche de la cour, fin décembre, illustre parfaitement l'érosion du pouvoir impérial. Ainsi, chacune à leur façon, les

17 Wolfram PYTA, *Hindenburg: Herrschaft zwischen Hohenzollern und Hitler*, Munich 2007, p. 205–226; Manfred NEBELIN, *Ludendorff. Diktator im Ersten Weltkrieg*, Munich 2010, p. 211–216.

institutions et représentations de la loyauté dynastique et monarchique perdent de leur prestige et crédibilité en cette année 1916.

3. Espaces globaux de la violence

La visite des champs de bataille de la Meuse et de la Somme est aujourd'hui jalonnée par un paysage mémoriel composé d'innombrables cimetières militaires, monuments commémoratifs et musées. Sur l'ancien front de l'Ouest, comme dans leurs sociétés, les victimes sont présentes: sur les croix blanches, sur les épitaphes des monuments aux morts ou dans les registres de décès. La situation est tout autre en Europe de l'Est: il n'existe visiblement pas de lieu de mémoire pour les soldats tombés en 1916 sur le front oriental, du lac de Naratch à la Galicie, et, hormis les experts, presque personne ne connaît les lieux des batailles. Les »batailles totales« de Verdun et de la Somme en Europe de l'Ouest, leur élévation ultérieure au rang de symboles de l'absurdité des batailles de matériel, leur présence dans les cultures mémorielles nationales des sociétés ouest-européennes, masquent leur simultanéité avec une augmentation de la violence au moins aussi sanglante et traumatisante à l'est du continent¹⁸.

La différence si éclatante aujourd'hui encore entre l'intensité des liens avec les victimes et la perception des espaces de conflit, mais aussi le contraste dans l'intérêt porté au front occidental et au front oriental s'expliquent notamment par la divergence de traitement des événements guerriers après 1918, par la présence fort différente de la guerre, par son statut dans les différentes cultures mémorielles nationales et par sa fonction dans les sociétés d'après-guerre. Ici, précisément, se lit la réorganisation étatique en Europe orientale, médiane et du Sud-Est. Les victimes qui ont combattu sous les drapeaux de l'empire multiethnique sont peu honorées là où, après le conflit, la guerre est envisagée comme un préalable, comme le prélude à des combats d'indépendance nationale. Le service de ces hommes est incompatible avec les nouvelles frontières et les loyautés des États-nations nés de la Grande Guerre¹⁹.

Un autre élément intervient au cours de 1916: à l'ouest, les sociétés en guerre associent les hécatombes aux espaces relativement restreints du front occidental²⁰. À l'est, les tueries énormes se perdent dans un espace de combat incommensurable, avec une longue ligne de front s'étirant de la mer Baltique à la mer Noire, en passant par l'est de la Méditerranée, faite de grands segments et marquée autrement qu'à l'ouest par des offensives, des percées et des conquêtes de territoire. En 1916, le théâtre de la guerre à l'est n'offre pas de lieux de mémoire comparables à Verdun ou à la Somme qui permettraient de subsumer en un mot la densification de la violence et les vic-

18 Jay WINTER, *The Experience of World War I*, New York 1989, p. 207; Michael GEYER, *Gewalt und Gewalterfahrung im 20. Jahrhundert*, in: Rolf SPILKER, Bernd ULRICH (dir.), *Der Erste Weltkrieg, Der Tod als Maschinist. Der industrialisierte Krieg 1914–1918*, Bramsche 1998, p. 241–257, ici p. 243–244.

19 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 470–471.

20 Jörn LEONHARD, *Legacies of Violence: Eastern Europe's First World War – A Commentary from a Comparative Perspective*, in: Jochen BÖHLER, Włodzimierz BORODZIEJ, Joachim von PUTTKAMER (dir.), *Legacies of Violence. Eastern Europe's First World War*, Munich 2014, p. 319–326

times de la guerre. Les expériences guerrières restent présentes dans les sociétés d'Europe de l'Ouest via les associations de vétérans, les mémoriaux et les journées commémoratives. L'image symboliquement condensée du combattant de Verdun et de la bataille de la Somme peut ainsi faire l'objet d'une instrumentalisation politique.

L'Europe de l'Est se distingue foncièrement de cette constellation: la majeure partie de cette région et de l'Europe du Sud-Est reste une zone de crise après 1918, l'effondrement de l'empire multiethnique austro-hongrois s'ensuivant fréquemment de guerres civiles et de naissances difficiles d'États. Considérer la Première Guerre mondiale jusqu'en 1917–1918 comme le simple prélude à des guerres civiles et des guerres de constitutions nationales dévalorise le service de nombreux soldats dans les rangs des armées austro-hongroise, russe et ottomane. Les chiffres concrets concernant la grande offensive russe à l'été 1916 varient pour tous les camps; néanmoins, on estime que les troupes russes ont à déplorer un million de soldats tués, blessés, disparus ou prisonniers, dont pas moins de 58 000 pour désertion. Sur la base de tous les chiffres, la totalité des pertes de Verdun et de la Somme s'élève, alors même que les combats durent plus longtemps, à 1,6 million, quand les combats sur le front oriental entre mars et septembre 1916, y compris la bataille du lac Naratch, font bien plus de deux millions de victimes. Mais ces dernières sont effacées du souvenir de la Première Guerre mondiale et de la mémoire collective des sociétés est-européennes, occultée par les victimes des régimes violents qui lui ont succédé de 1917 au début des années 1950 – la révolution d'Octobre, la guerre civile en Russie jusqu'au début des années 1920, la terreur stalinienne des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale²¹.

Cette comparaison souligne que pour la première fois dans cette guerre s'esquisse, à l'est et non à l'ouest de l'Europe, le mécanisme qui pèsera aussi sur la phase finale du conflit. Ce n'est pas la percée sur les champs de bataille qui est décisive, car toutes les conquêtes de terrain sont temporaires ou liées à des pertes si élevées qu'elles ne peuvent être défendues ou poursuivies bien longtemps. Le paramètre véritablement déterminant pour la suite des événements est l'usure des forces en présence. À la fin de ce processus, l'épuisement est tel que les structures militaires et la légitimation des systèmes politiques commencent à s'éroder. C'est précisément ce qui explique que les événements à l'est entre mars et septembre 1916 constituent une charnière pour l'histoire de la monarchie habsbourgeoise et l'empire tsariste. Les hécatombes creusent également des failles dans le consensus guerrier en France, en Grande-Bretagne et en Allemagne, et font émerger des doutes sur la conduite de la guerre. Mais on en reste dans un premier temps à des propos isolés. Il s'agit plutôt d'un mécontentement général qui ne remet pas fondamentalement en cause la cohérence de l'armée; tandis qu'en Russie et en Autriche-Hongrie la cohésion de régiments entiers commence à se désagréger.

En Russie, ce début d'érosion de la cohésion militaire s'exprime fin 1916 aussi dans le fait que le fossé entre la masse des paysans soldats et les officiers, issus pour la plu-

21 SONDHAUS, *World War One* (voir n. 12), p. 223; John KEEGAN, *Der Erste Weltkrieg – Eine europäische Tragödie*, 3^e édition, Reinbek 2004, p. 425; David STEVENSON, *1914–1918: Der Erste Weltkrieg* (édition originale: 2004), Mannheim 2010, p. 207; Norman STONE, *Brussilow-Offensive*, in: HIRSCHFELD, KRUMEICH, RENZ (dir.), *Enzyklopädie Erster Weltkrieg* (voir n. 14), p. 394–396, ici p. 396.

part de l'aristocratie ou des couches supérieures urbaines, se creuse encore sous l'effet des pertes énormes, de l'absence de succès et de l'épuisement démoralisant. En nombreux endroits, les officiers font l'objet de menaces qui les paralysent. En Autriche-Hongrie, l'effritement du pouvoir du grand état-major de l'armée autrichienne (AOK) s'accélère après la crise de l'été 1916. Ici, la subordination de la direction politique de la double monarchie à l'OHL allemand joue un rôle tout aussi important que la destitution du chef de l'état-major, Conrad von Hötzendorf²².

L'année 1916 est aussi une charnière pour la globalité de la guerre, qui ne s'arrête pas aux événements sur les fronts européens²³; 1916 représente en effet aussi un seuil de transformation crucial pour le Moyen-Orient et le Proche-Orient, englobant des répercussions de grande portée. Dans cette région, la politique britannique pose les jalons des futures évolutions du XX^e siècle, dont les effets perdurent à ce jour²⁴. Les contradictions de la stratégie britannique, résultant de la disproportion des buts stratégiques et des ressources militaires, posent très tôt un problème fondamental et contraignent à faire des compromis sur place. Avec le canal de Suez et l'Égypte, la région est si cruciale pour l'infrastructure des transports de l'Empire que Londres ne peut renoncer à cette zone d'influence et de contrôle²⁵. De plus, la Grande-Bretagne cherche ici aussi, à l'instar de la course aux alliances en Europe de l'Est et du Sud-Est, des partenaires pour combattre les Empires centraux. C'est pourquoi les diplomates britanniques font les yeux doux aux chefs des tribus arabes et leur promettent de les impliquer dans le partage de l'Empire ottoman s'ils fournissent un appui militaire à la Grande-Bretagne contre les Turcs²⁶. Les Arabes concourent également à cette stratégie de promesses réciproques, porteuses de part et d'autre de grands espoirs, qui n'ont jamais été suivies de réalité politique. Des chefs arabes annoncent ainsi au service de renseignement britannique en Égypte que les soldats arabes de l'armée ottomane désertent en masse pour rejoindre la lutte d'indépendance arabe. Une annonce qui ne se fonde sur aucune réalité.

Un problème fondamental de crédibilité surgit parce que les Arabes ont pris les déclarations britanniques comme un assentiment de leur projet d'indépendance étatique alors même que la Grande-Bretagne et la France signent en mai 1916 les accords Sykes-Picot, qui prévoient le partage de la région en zones d'influence contrôlées par les deux pays et qu'à Londres le gouvernement se déclare prêt à soutenir les revendications sionistes, à savoir la création d'un État juif. Dans l'ensemble, ces constellations autour du Moyen-Orient rappellent les discussions intenses sur les buts de guerre et les nombreuses promesses concurrentes faites aux éventuels alliés

22 SONDDHAUS, *World War One* (voir n. 12), p. 230.

23 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 485–490; ID., *Der Erste Weltkrieg: Europäische Krise und globaler Konflikt*, in: Jörn LEONHARD, Kurt HOCHSTUHL, Christof STRAUSS (dir.), *Menschen im Krieg 1914–1918 am Oberrhein. Vivre en temps de guerre des deux côtés du Rhin 1914–1918. Kolloquium zur gleichnamigen Ausstellung*, Stuttgart 2014, p. 19–32.

24 Eliezer TAUBER, *The Formation of Modern Syria and Iraq*, Londres 1995, p. 1–10; Christopher CATHERWOOD, *Churchill's Folly. How Winston Churchill Created Modern Iraq*, New York 2004, p. 41–62.

25 Elizabeth MONROE, *Britain's Moment in the Middle East 1914–1971*, Baltimore 1981, p. 23–49.

26 John FISHER, *Curzon and British Imperialism in the Middle East 1916–19*, Londres 1999, p. 66–110; Isaiah FRIEDMAN, *British Pan-Arab Policy 1915–1922. A Critical Appraisal*, New Brunswick 2010, p. 43–92.

en Europe. Là, comme au Proche-Orient, les pertes élevées crédibilisent le scénario de transformations territoriales après la victoire afin de légitimer les victimes. Les buts de guerre antagoniques et les engagements politiques réduisent par ailleurs la marge de manœuvre concrète d'alternatives et d'initiatives en faveur de la paix qui repose sur des compromis. Au Proche-Orient, les positions contradictoires de la Grande-Bretagne et de la France – panarabisme, État juif, zones d'influence sur le modèle colonial – ne peuvent que nuire tôt ou tard à la crédibilité des Alliés.

Les accords Sykes-Picot en sont un bon exemple. Ils visent en substance à neutraliser les intérêts franco-britanniques – dans la tradition d'autres compromis coloniaux du XIX^e siècle²⁷. Conclues entre Mark Sykes de l'*Arab Bureau* au Caire et François Georges-Picot, représentant de la France depuis janvier 1916, les accords prévoient de découper le Proche-Orient et le Moyen-Orient en zones d'influence des belligérants après la victoire. En dépit de changements considérables pendant la guerre, notamment de la défection de la Russie en 1917–1918, les accords anticipent largement la structure politique de la région après le conflit. Le butin convoité d'une victoire sur l'Empire ottoman est déjà distribué: la France s'attribue une zone économiquement importante grâce aux champs pétrolifères comprenant le littoral syrien, le Liban actuel et la province de Mossoul, la Grande-Bretagne s'octroyant les provinces de Bagdad et Basra, dans l'Irak actuel, et des bases militaires sur la Méditerranée avec Acre et Jaffa. En ce qui concerne la Palestine, les accords prévoient une administration internationale dont l'organisation concrète reste vague, ce qui laisse place à de nombreuses interprétations²⁸.

En substance, 1916 incarne avant tout pour cette région la juxtaposition de trois modèles systémiques (un État arabe, un État juif et deux zones d'influence française et britannique) qui se contredisent foncièrement. Les promesses faites par de nombreux acteurs provoquent une révolution d'attentes, qui tourneront plus tard à la déception et à l'amertume.

4. Les sociétés en guerre: trois constellations en comparaison

La guerre mécanique et d'usure représente un défi majeur pour les sociétés belligérantes. Elle se traduit en 1916 par des réorientations profondes à l'arrière. Les fissures dans le consensus national sur la guerre, encore largement intact fin 1915, éclatent au grand jour²⁹.

L'introduction de la conscription à partir de janvier 1916 implique un changement considérable pour les libéraux britanniques, mais pas seulement; cette initiative illustre de manière exemplaire comment l'obligation d'agir transforme l'État et l'héritage libéral du XIX^e siècle³⁰. La conscription a de grandes répercussions pour la tota-

27 James BARR, *A Line in the Sand. Britain, France and the Struggle for the Mastery of the Middle East*, Londres 2011, p. 7–36.

28 David FROMKIN, *A Peace to End All Peace. Creating the Modern Middle East 1914–1922*, Londres 1989, p. 342–345; Erik-Jan ZÜRCHER, *Sykes-Picot-Abkommen*, in: HIRSCHFELD, KRUM-EICH, RENZ (dir.), *Enzyklopädie Erster Weltkrieg* (voir n. 14), p. 916.

29 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 490–524.

30 Ralph James Q. ADAMS, Philip P. POIRIER, *The Conscription Controversy in Great Britain, 1900–18*, Basingstoke 1987, p. 119–170; Peter SIMKINS, *Kitchener's Army. The Raising of the New Armies, 1914–16*, Manchester 1988, p. 138–161.

lité de l'Empire britannique, avant tout au Canada et en Australie. Pour beaucoup de contemporains, le service général obligatoire est l'incarnation d'un État belligérant en expansion, qui intervient directement dans la vie de millions d'individus. Une donnée d'autant plus conséquente que cette forme d'étatisme n'a jamais existé en Grande-Bretagne. Au contraire. Elle a longtemps servi de repoussoir pour démarquer le système parlementaire et libéral britannique de la masse militaire à disposition des armées des monarques absolus de l'Europe continentale³¹. En Irlande, l'introduction de la circonscription devient la bannière du combat des forces radicales pour dénoncer le consensus de l'été 1914. Elle débouche sur l'insurrection de Pâques 1916, dont la répression sanglante engendre des martyrs.

Dans l'ensemble, émerge en 1916 une constellation qui met les forces politiques modérées de Grande-Bretagne et de France sous pression³². Les députés libéraux et du Labour lâchent le gouvernement à la Chambre des communes parce qu'ils redoutent que l'État belligérant, sous le signe de la *compulsion* et de la *conscriptio*, n'empiète toujours plus dans différents domaines de la sphère privée³³. De nombreux conservateurs britanniques, à l'instar de la droite républicaine en France, reprochent pour leur part à leur gouvernement de ne pas déployer assez d'efforts pour la guerre. *Defeatism* et *pacifism* deviennent le cri de ralliement, utilisable à l'envi, contre l'adversaire politique³⁴. Une veine qu'exploite Lloyd George lorsqu'il est nommé à la tête du nouveau gouvernement en décembre. La structure de son gouvernement indique elle-même une réorientation: les décisions importantes sont désormais arrêtées par un conseil de guerre restreint à six personnes, qui prend presque des traits dictatoriaux. La conception établie depuis fort longtemps en Grande-Bretagne, selon laquelle le gouvernement est le comité exécutif de la Chambre des communes, est progressivement reléguée au second plan, et la culture politique, traditionnellement orientée vers le Parlement, est suspendue dans les faits³⁵. S'y substitue l'État belligérant, régulateur et intervenant activement dans l'économie. Comme en Allemagne, en France ou en Italie, on discute intensément en Grande-Bretagne de la possibilité de nationaliser les entreprises industrielles importantes pour la guerre.

L'année 1916 représente aussi une charnière importante pour la situation économique et financière de la Grande-Bretagne. En dépit de la mobilisation des sociétés de l'Empire, le financement de la guerre pour les Alliés et la constitution d'une armée de conscrits excèdent les capacités économiques du pays. Son indépendance économique et monétaire s'amenuise à compter de cette année-là. Les crédits et le matériel de guerre américains ont augmenté dès 1914, mais l'étendue de la dépendance n'éclate au grand jour qu'en novembre 1916, lorsque les États-Unis menacent de couper leur ligne de crédit.

31 Jörn LEONHARD, *Bellizismus und Nation. Kriegsdeutung und Nationsbestimmung in Europa und den Vereinigten Staaten 1750–1914*, Munich 2008, p. 83–85, 282–285 et 464–472.

32 ID., *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 490–512.

33 Roy JENKINS, Asquith, Londres 1986, p. 387–404.

34 Jörn LEONHARD, *Krieg und Krise – Der Liberalismus 1914–1918 im internationalen Vergleich*, in: Anselm DOERING-MANTEUFFEL, Jörn LEONHARD (dir.), *Liberalismus im 20. Jahrhundert*, Stuttgart 2015, p. 69–94.

35 Hagen SCHULZE, *Staat und Nation in der europäischen Geschichte*, Munich 1994, p. 281.

Le 28 novembre 1916, un groupe d'influents banquiers américains conseille à ses investisseurs de ne plus accorder de crédits aux belligérants, à la Grande-Bretagne avant tout. Lorsque le Federal Reserve Board formule à son tour des réserves similaires, Andrew Bonar Law, chef des conservateurs et ministre des Finances du gouvernement Lloyd George, est contraint d'avouer que la Grande-Bretagne sera obligée de se déclarer en faillite si les Américains ferment le robinet du crédit. La panique s'empare de Whitehall. Le ministre des Affaires étrangères, Edward Grey, déclarait dès le 21 novembre 1916: »Dans les guerres précédentes, nous avons offert le soutien total de notre flotte et de nos finances à nos alliés. Dans cette guerre, nous avons pour la première fois apporté le plus grand soutien imaginable, non seulement au moyen de notre flotte et de nos finances, mais aussi de notre marine marchande et de produits destinés à la guerre, et nous avons mis pour la première fois sur pied une grande armée [...] Nos ressources étaient considérables, mais pas inépuisables³⁶.« Lorsqu'à la fin de l'année le Premier ministre, Asquith, est contraint à la démission, la Grande-Bretagne n'a plus, en quelque sorte, les moyens financiers de gagner ou de perdre, et ne peut poursuivre la guerre qu'avec la mansuétude des États-Unis. Bien avant l'entrée en guerre de ces derniers, début 1917, la dépendance monétaire et économique de la Grande-Bretagne a donc atteint une ampleur qui cadre de moins en moins avec l'image que les dirigeants britanniques ont de leur pays, celle d'une grande puissance européenne et d'une puissance maritime mondiale, d'un centre économique et financier des efforts de guerre alliés. Ici s'esquisse une *translatio imperii* du début du XX^e siècle.

L'année 1916 marque aussi une phase de crise pour la société allemande en guerre, pour la politique parlementaire et les partis³⁷. La nomination du troisième OHL sous la férule de Paul von Hindenburg et de Erich Ludendorff – une conséquence des crises militaires sur le front ouest au premier semestre 1916 – signe le début d'une militarisation de la politique; le programme de Hindenburg subordonne radicalement la totalité de l'économie au primat de la guerre. La loi sur le service auxiliaire de décembre 1916 renferme une dimension politique importante pour le chancelier: en reconnaissant implicitement les syndicats comme les représentants des ouvriers de l'industrie, il cherche aussi à régénérer l'union sacrée (*Burgfrieden*). Adoptée à une large majorité au Reichstag (235 voix pour, 19 contre), la loi présage une redistribution des forces politiques en présence: les libéraux de gauche, le Zentrum catholique et le SPD dirigent désormais collégialement la majorité; les 143 abstentions sont le fait des députés ayant apporté jusque-là leur soutien au chancelier, c'est-à-dire des partis conservateurs et des nationaux-libéraux opposés aux concessions, trop vastes à leurs yeux, accordées aux ouvriers et aux syndicats. Les 19 voix contre viennent des anti-guerres au sein du SPD³⁸.

Malgré les tentatives de prolonger l'union sacrée à l'aide de concessions prudentes et de déclarations gouvernementales favorables aux ouvriers, les fissures au sein de la société et de la classe politique allemandes se creusent pourtant visiblement au fil de 1916. Pour une grande partie de la population, la répartition des charges de la guerre

36 Cité par: David FRENCH, *British Strategy and War Aims, 1914–1916*, Londres 1986, p. 248.

37 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 513–524.

38 SONDHHAUS, *World War One* (voir n. 12), p. 340.

est de plus en plus injuste: le peuple rappelle la forte hausse des gains de l'industrie de guerre et constate que les capitaux sont redistribués au profit de la classe supérieure, dont les membres, de plus, possèdent également des biens réels – entreprises, biens immobiliers ou fonciers – et peuvent ainsi se protéger relativement mieux de l'inflation que la majorité de la société.

Le monarque incarne de moins en moins la nation en guerre. Guillaume II prend progressivement l'apparence d'un empereur fantôme qui donne mécaniquement des ordres sur le front et signe des milliers d'affiches commémoratives pour les soldats tombés au champ d'honneur³⁹. Hindenburg et l'OHL occupent le devant de la scène. D'autres symboles paraissent presque grossiers. Le Reichstag, par exemple, est orné de l'épigraphe »Au peuple allemand/Dem deutschen Volke« fin 1916. Cette inscription avait été prévue en 1893, mais diverses réticences, en premier lieu celle de l'empereur, avaient enterré le projet. Il refait jour en 1915 dans la presse. En 1916, le sous-secrétaire d'État de la chancellerie, Arnold Wahnschaffe, demande finalement au cabinet civil, et donc également à Guillaume II, son approbation et renvoie à la »situation« actuelle. Sa proposition est alors approuvée sans tergiversation et l'épigraphe apposée peu avant Noël⁴⁰.

Un autre phénomène montre qu'on ne peut plus parler de cohésion de la nation guerrière idéalisée comme c'était le cas en août 1914. Depuis le début de la guerre, les antisémites *völkisch* évoquent des prétendus avantages que la guerre offre aux juifs. Dès août 1914, le Reichshammerbund compile des supposées »enquêtes de guerre« sur les activités civiles et militaires des juifs allemands. Ces derniers ayant été promus à des postes de hauts fonctionnaires et d'officiers au cours de la guerre, les antisémites redoutent que les changements de statut puissent perdurer après le conflit. Ils cherchent par conséquent à discréditer globalement le rôle des juifs pendant la guerre. Ils profitent d'un revirement de climat politique, lorsqu'un député du Zentrum catholique, Matthias Erzberger, réclame en octobre 1916 que la commission budgétaire du Reichstag présente des données sur les actifs allemands selon l'âge, le sexe, les revenus et la religion. Tandis que le gouvernement rejette cette motion, l'armée procède à ce qu'on a appelé le recensement des juifs (*Judenzählung*): le ministère de la Guerre prussien ordonne une enquête sur les juifs au sein de l'armée allemande; il la légitime par une recrudescence de plaintes selon lesquelles ils cherchent très souvent à échapper à leurs obligations militaires. Le choc est profond parmi les soldats israéliques: »C'est comme si je venais de recevoir une gifle terrible«, écrit Georg Meyer, deux mois avant de tomber sur le front. Le préfet de police de Francfort-sur-le-Main note que les juifs de la ville sont »courroucés et se montrent très réservés à l'égard de mes efforts de collecte pour le don national⁴¹«. Aucun résultat n'est publié pendant la guerre, mais le recensement des juifs est un tournant: ce n'est pas la première fois que, au vu des pertes élevées, on reproche aux juifs d'être des planqués, mais c'est la pre-

39 John C. G. RÖHL, Wilhelm II. Der Weg in den Abgrund 1900–1914, 2^e édition, Munich 2009, p. 1200–1208; Christopher CLARK, Wilhelm II. Die Herrschaft des letzten deutschen Kaisers (édition originale: 2000), Munich 2008, p. 289–298.

40 Michael S. CULLEN, Der Reichstag. Parlament, Denkmal, Symbol, Berlin 1995, p. 186–191.

41 Cité par: Peter PULZER, Der Erste Weltkrieg, in: Michael A. MEYER (dir.), Deutsch-Jüdische Geschichte in der Neuzeit, vol. 3: Umstrittene Integration 1871–1918, Munich 2000, p. 356–380, ici p. 367–368.

mière fois que l'État s'approprie l'argument des antisémites *völkisch* et s'en sert de base pour mener son recensement. Pour les juifs aussi il s'agit d'une nouvelle qualité de classification et d'exclusion, qui entraîne beaucoup d'entre eux à réfléchir pour la première fois à leur judéité. De plus, les choses ne s'arrêtent pas à cet impact principalement psychologique. En avril 1916, on peut ainsi lire l'injonction suivante à propos des soldats israélites dans les statistiques sur les juifs d'une unité motorisée: »Les sous-officiers nommés en vertu d'ordres supérieurs et les hommes aptes au service doivent, quand ils sont formés, être envoyés immédiatement sur le champ de bataille, et ce à des postes où ils sont exposés fatalement au feu ennemi⁴².« L'armée austro-hongroise refuse quant à elle d'organiser un recensement des juifs – la pratique traditionnelle de l'inclusion dans l'armée multiethnique reste d'actualité, même dans les conditions militaires paroxystiques de 1916.

Dans les sociétés en guerre des Empires centraux, 1916 est une année au cours de laquelle l'approvisionnement alimentaire se complique graduellement⁴³. Le pain devient en quelque sorte politique, ainsi que le montrent notamment les grandes villes de la monarchie habsbourgeoise: le ravitaillement renferme la question de la juste répartition des charges de la guerre et les réponses montrent combien les tensions ethniques s'accroissent. À Vienne, par exemple, on accuse de plus en plus souvent les Tchèques, prétendument déloyaux, ou les égoïstes Hongrois d'être responsables des problèmes d'approvisionnement alimentaire⁴⁴.

Mais c'est en Russie que, dès l'été 1916, le mécontentement s'exacerbe en crise de légitimité de l'État tsariste, lorsque les dernières offensives militaires s'embourbent, sans victoire en vue et sans mettre un terme à la guerre⁴⁵. Là débute la préhistoire des révolutions de 1917. Les problèmes d'approvisionnement, l'inflation galopante et les répercussions sociales continuelles – sur le logement et l'hygiène par exemple – augmentent avec la hausse de l'immigration dans les grands bassins industriels provoquée par la production de guerre et entraînent une perte de confiance rapide dans les autorités traditionnelles. La guerre amplifie considérablement les revendications de résolution efficace des problèmes, notamment dans les villes. Or les pouvoirs publics sont de moins en moins en mesure de garantir le ravitaillement alimentaire de la population civile⁴⁶. La précarité sociale et économique déclenche des contestations politiques quand il devient évident que les autorités sont dépassées par la situation.

42 Cité par: Sarah PANTER, *Jüdische Erfahrungen und Loyalitätskonflikte im Ersten Weltkrieg*, Göttingen 2014, p. 184; Werner T. ANGRESS, *Das deutsche Militär und die Juden im Ersten Weltkrieg*, in: *Militär-geschichtliche Mitteilungen* 19 (1976), p. 77–146; Ulrich SIEG, *Jüdische Intellektuelle im Ersten Weltkrieg. Kriegserfahrungen, weltanschauliche Debatten und kulturelle Neuentwürfe*, Berlin 2002, p. 90–95.

43 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 525–548.

44 Mark CORNWALL, *The Wartime Bohemia of Franz Kafka. The Social and National Crisis*, in: Manfred ENGEL, Ritchie ROBERTSON (dir.), *Kafka, Prag und der Erste Weltkrieg*, Würzburg 2012, p. 37–48, ici p. 40; Maureen HEALY, *Vienna and the Fall of the Habsburg Empire. Total War and Everyday Life in World War I*, Cambridge 2004, p. 185–193; Mark CORNWALL, *Austria-Hungary and »Yugoslavia«*, in: John HORNE (dir.), *A Companion to World War I*, Malden/Mass. 2010, p. 371–385, ici p. 376–377.

45 LEONHARD, *Die Büchse der Pandora* (voir n. 6), p. 539–548.

46 Peter GATRELL, *Russia's First World War. A Social and Economic History*, Harlow 2005, p. 171.

Les grèves et manifestations, qui sont apparues à l'été 1915, augmentent nettement à partir de l'automne 1916, parallèlement à la montée des mutineries dans l'armée⁴⁷.

Le prestige des élites de l'empire tsariste en pâtit. Le tsar, qui avait pris personnellement le commandement suprême à l'apogée des percées des Empires centraux à l'été 1915, est, avec les officiers de haut rang, la cible des protestations politiques. Même le succès provisoire de l'offensive Broussilov ne parvient pas à endiguer l'érosion de la légitimité monarchique à partir de l'automne 1916. S'exprime ici ce que les autres sociétés en guerre vont bientôt connaître à leur tour: les grands sacrifices font grandir l'espoir de conclure la guerre avec la prochaine offensive, chèrement menée au prix de nouvelles victimes. Cet espoir est souvent le seul argument susceptible de motiver les soldats russes à continuer à se battre. Mais parce que cette tactique aussi échoue à l'été 1916 sur le front sud-est de l'Europe – comme échoueront l'offensive Nivelles des Français début 1917 et celle des Allemands sur la Somme à l'été 1918 –, les attentes qui ont augmenté proportionnellement au nombre de victimes au fil des ans se transforment en désillusion durable, en déception profonde qui cherche une soupape politique. On commence à douter du sens de la guerre, et ce aussi fortement que l'absence de succès militaire dévalorise les victimes des années passées. Le mécanisme a fonctionné jusqu'en 1916, mais, à compter de l'été de cette année-là, la superposition du nombre de victimes, de l'épuisement grandissant de la société civile, de l'absence de victoire et d'une perte de confiance massive à l'arrière, se transforme en une spirale négative qui fera sombrer le régime tsariste début 1917.

La perte de crédibilité politique et l'érosion de légitimité politique se produisent à un rythme extrêmement rapide. En effet, les institutions politiques et constitutionnelles telles que la Douma ne possèdent ni l'expérience ni l'assurance suffisantes pour enrayer ce processus. De surcroît, cette évolution éloigne les responsables politiques et militaires non seulement des masses urbaines et de leurs situations précaires, mais également des élites, qui redoutent par ailleurs une révolution sociale d'en bas⁴⁸.

5. Synthèse: attentes et expériences au mitan de la guerre

En 1916, la guerre est devenue un phénomène global – une dimension qui est ancrée dans la conscience des individus et relayée quotidiennement par les médias⁴⁹. C'est ainsi presque naturellement que Karl Hampe, professeur d'histoire de l'université de Heidelberg, consigne dans son journal, entre le 6 et le 9 juin 1916, une kyrielle d'événements du monde entier, dont la guerre est le dénominateur commun: il évoque le *Hampshire*, navire de guerre britannique envoyé par le fond et sur lequel le ministre de la Guerre britannique, Herbert Kitchener, trouve la mort alors qu'il se rend en

47 Eric LOHR, War and Revolution, in: Dominic LIEVEN (dir.), The Cambridge History of Russia, vol. 2, Cambridge 2006, p. 659–661; Dietmar NEUTATZ, Träume und Alpträume. Eine Geschichte Russlands im 20. Jahrhundert, Munich 2013, p. 140–142; Dietrich BEYRAU, Pavel P. SCHERBININ, Alles für die Front: Russland im Krieg 1914–1922, in: Arnd BAUERKÄMPER, Élise JULIEN (dir.), Durchhalten! Krieg und Gesellschaft im Vergleich 1914–1918, Göttingen 2010, p. 151–177, ici p. 155–158.

48 Michael F. HAMM, Liberal Politics in Wartime Russia. An Analysis of the Progressive Bloc, in: Slavic Review 33 (1974), p. 453–468; NEUTATZ, Träume und Alpträume (voir n. 47), p. 142–153.

49 LEONHARD, Die Büchse der Pandora (voir n. 6), p. 608–613.

Russie; les combats autour du fort de Vaux devant Verdun; l'offensive contre l'Italie dans le Tyrol du Sud; le »front bessarabique de l'Autriche« pour parer l'offensive russe; le blocus maritime de la Grèce par les Alliés et l'aggravation de la crise intérieure en Grèce; le décès du général chinois et président de la République de Chine, Yuan Shikai, qui fait craindre une déstabilisation supplémentaire en Asie orientale dont le premier bénéficiaire serait le Japon; enfin, la »campagne présidentielle« sur fond de germanophobie croissante aux États-Unis⁵⁰.

En quelques entrées dans son journal, il mentionne ainsi pratiquement tous les théâtres de guerre importants d'Europe et d'ailleurs, ainsi que les événements en Asie orientale et aux États-Unis. Tous sont interconnectés et leurs interpénétrations ont des répercussions variées. Malgré les informations restreintes et la censure, un contemporain attentif comme Hampe est capable de déduire des corrélations mondiales. En 1916, il semble presque naturel que, dans cette guerre, tout soit relié. Les diverses nouvelles de la guerre semblent réduire les distances géographiques, ouvrant un nouvel horizon des possibles: ce qui se déroule aux États-Unis ou en Asie orientale peut également être pertinent pour la suite du conflit.

(1) L'année 1916 marque le début d'une mutation morphologique de la guerre, une charnière intérieure, par laquelle les années 1917 et 1918 se distingueront de la phase précoce du conflit. Elle se caractérise d'abord par le dernier sursaut du culte de l'offensive dans les batailles de Verdun et de la Somme. Le feu de l'artillerie s'accroît, le nombre de soldats également. Verdun et la Somme symbolisent les batailles de matériel sur le front de l'Ouest, l'économie des ressources, dans lesquelles l'homme n'est même plus une donnée quantifiable. Elles deviennent l'icône de la densification de la tuerie. Ces batailles ne seront pas non plus décisives. Là où les percées attendues ne se produisent pas, la légitimation du sacrifice se modifie. L'enjeu n'est plus de mener des batailles pour la victoire mais de saigner à blanc, d'user et d'épuiser l'ennemi. La notion de grignotage se substitue à celle de la percée.

(2) L'issue des batailles, toutefois, aiguise la question du rapport approprié entre dépenses et rendements, ce qui se répercute directement sur la légitimité des élites politiques et militaires. L'année 1916 est ainsi celle des révocations et des nominations. Falkenhayn et Joffre perdent leur poste, Asquith est remplacé par Lloyd George. Un nouveau type de commandants militaires prend le pouvoir. Ils doivent leurs positions à la crise de 1916 et se soumettent avec intransigeance aux conditions dictées par la guerre pour forcer le succès. En dépit de toutes leurs différences, ces paramètres tissent un lien entre le troisième OHL de Hindenburg et Ludendorff en Allemagne, de Nivelle en France et de Lloyd George, charismatique Premier ministre belligérant. L'autre conséquence de 1916 réside dans l'expérience de projets dont la durée de validité est toujours plus brève en raison de la dynamique des pertes – matérielles et humaines. En d'autres termes, les sociétés belligérantes ne peuvent pas se permettre de poursuivre indéfiniment une guerre si coûteuse en hommes et en ressources. En résulte l'attente de la voir s'achever avec le prochain gros effort. Un mécanisme paradoxal s'enclenche: le prix de la guerre garantit sa poursuite; seule une victoire peut légitimer le nombre de victimes, leur donner un

50 Karl HAMPE, *Kriegstagebuch 1914–1919*, sous la dir. de Folker REICHERT et Eike WOLGAST, 2^e édition, Munich 2007, 7 juin 1916, p. 401–402.

sens. Tout compromis, toute concession signifierait trahir les soldats morts au champ d'honneur. Les buts de guerre augmentent proportionnellement au nombre de victimes. La paix conclue à l'issue d'une victoire, les annexions et les contributions empêcheront à jamais la réapparition d'une nouvelle guerre. Des représentations qui restreignent dès le départ les démarches de paix du président Wilson fin 1916.

(3) L'attention quasi exclusive portée au front occidental, axiome toujours actuel, fait de l'ombre à l'espace d'expérience guerrière à l'est, qui coûte, pourtant, la vie à un nombre plus élevé d'hommes que sur le front occidental en 1916 et dans lequel deux grands empires multiethniques donnent des premiers signes de délabrement. L'offensive Broussilov semble d'abord être plus fructueuse que toutes les opérations antérieures de l'Entente, la guerre se mettre de nouveau en mouvement. De profondes brèches mènent l'Autriche-Hongrie au bord de la catastrophe militaire. La dépendance économique et militaire de la double monarchie à l'égard de l'Empire allemand est désormais indéniable. Lorsque l'offensive russe s'achève, laissant derrière elle une quantité monstrueuse de victimes, l'épuisement extrême de la Russie est à son tour prévisible. Les premiers signes de la crise de l'autorité militaire se lisent aux mutineries et agressions des officiers du tsar. À la même époque, le conflit s'étend en Europe du Sud-Est avec l'entrée en guerre de la Roumanie et l'intervention de l'Entente en Grèce. Dans les deux cas, les projets d'États-nations agrandis et de constitutions nationales font office de catalyseur. La course aux alliés entre les deux camps belligérants, leur stratégie de neutralité attentiste et les logiques de »bargaining« confluent. Le poids militaire des nouveaux alliés reste limité, mais la politique des belligérants de 1914 suscite de grands espoirs et attise des nationalismes concurrents dans ces sociétés. La Grèce tombe dans la guerre civile, tandis que la création formelle d'un royaume de Pologne par les Empires centraux en novembre 1916 soulève des attentes énormes dans ce pays qui ne seront jamais comblées. Il en résulte partout d'énormes problèmes, des paradoxes et une perte de crédibilité des nations en guerre.

(4) En témoignent particulièrement le Moyen-Orient et le Proche-Orient. Les Alliés se détournent ici d'une politique qui misait jusque-là sur le maintien de l'Empire ottoman. La perspective de son futur partage laisse libre cours à une rivalité d'intérêts concurrents, de promesses et de compensations. Outre les prétentions russes sur les détroits et sur Istanbul, les Italiens et les Grecs espèrent obtenir des possessions dans la mer Égée et en Asie Mineure. La politique britannique s'avère particulièrement contradictoire: le royaume cherche à se rallier les Arabes et à affaiblir la structure de pouvoir de l'Empire ottoman par des révoltes internes. Mais la contrepartie promise, à savoir la fondation d'un État arabe indépendant, entre en contradiction avec les accords Sykes-Picot, dans lesquels la France et la Grande-Bretagne s'octroient des zones d'influence au Proche-Orient. De surcroît, le gouvernement britannique se rapproche des revendications des sionistes britanniques dirigés par Chaim Weizmann, qui déboucheront, en 1917, sur la déclaration Balfour.

(5) L'année 1916 est une année de crise de la structure interne des empires multiethniques. L'énorme fardeau de la guerre fait remonter à la surface de vieilles lignes de rupture et de nouveaux conflits. Il en va ainsi dans l'Empire britannique, avec l'insurrection de Pâques, en Irlande, et la réorientation progressive du mouvement nationaliste indien, ou en Russie, avec le grand soulèvement contre l'introduction du service obligatoire en Asie centrale. La monarchie habsbourgeoise n'est pas non plus épar-

gnée. Le dualisme étatique est obsolète, de plus en plus incapable de relever les défis de la guerre. Les symptômes de ce processus se dévoilent dans la politisation progressive de la crise du ravitaillement du front de l'arrière, dans l'ethnicisation des conflits socio-économiques sur la répartition équitable des charges de la guerre et dans une nationalisation grandissante de la politique en Cisleithanie et en Hongrie. Il est impossible de comprendre pourquoi les contemporains ont vu un symbole dans la mort de l'empereur, dernière figure de l'intégration, si l'on occulte tous ces paramètres. Entre 1914 et 1916, le monarque s'efface déjà progressivement, laissant le champ libre à la rivalité des commandants militaires et responsables politiques – Conrad von Hötzenndorf d'un côté, Tisza et Burrián de l'autre. Mais, en novembre 1916, la monarchie perd la figure qui a incarné le plus concrètement et avec le plus de crédibilité la monarchie supranationale. La perte de cette référence émotionnelle avive les critiques sur les fonctions et les contributions de la monarchie.

(6) Dans le camp allemand, les espoirs de voir naître des mouvements anticolonialistes au sein de l'Empire britannique restent vains. Abstraction faite de ces fantasmes d'instrumentalisation, la guerre change les rapports de force mondiaux. La mobilisation permanente des ressources contraint les belligérants européens à se retirer de certains marchés extraeuropéens, ce qui agit comme une étincelle pour l'industrialisation et le développement commercial en Inde, mais aussi en Chine et dans de nombreux pays d'Amérique latine. L'année 1916 représente un seuil de transformation décisif, tout particulièrement pour la Grande-Bretagne: l'hécatombe monstrueuse sur le front occidental et les développements au Moyen-Orient font que ce n'est plus la Grande-Bretagne mais la totalité de l'Empire britannique qui est mise à l'épreuve à partir de la fin de l'année. Pour Londres toutefois, la guerre ne se résume pas à un effort de l'Empire. Elle produit ses effets sur les soldats et les sociétés d'Inde, d'Afrique du Sud, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Canada et de multiples colonies d'Afrique et du Pacifique. Dans toutes ces sociétés, l'envoi des hommes sur le front modifie le regard sur la hiérarchie de l'Empire, favorise l'émergence d'une conscience de soi – que ce soit en termes de constitution de nation distincte dans la guerre ou d'impulsion anticolonialiste. Ces processus ne sont plus compatibles avec la vision d'un empire homogène.

(7) L'année 1916 signifie une totalisation de la guerre – au plan extérieur comme intérieur – qui se lit dans les tentatives d'attirer de nouveaux alliés, dans les offensives militaires et dans la mobilisation accrue des économies de guerre et des sociétés de l'arrière. Tandis qu'un vainqueur continue de se faire attendre, émergent des sociétés dans lesquelles le mot d'ordre est de tenir bon, façonnées par les expériences quotidiennes de la pénurie et de la contrainte, des contrôles et de la suspicion. C'est en Russie que l'ampleur de l'érosion est la plus visible à la fin de cette année-là, mais on en discerne également les contours en Autriche-Hongrie. L'épuisement militaire et économique dégénère en crise de légitimation politique.

(8) Le seuil intérieur de la guerre se repère encore à un autre égard. Invoquées comme vecteur d'identité par l'espace public mobilisé à l'été 1914, les nations sont écornées par l'expérience des batailles de matériel, la réalité de l'usure et par la fatigue sur le front et à l'arrière. Elles perdent progressivement leur qualité de vecteur de ralliement identitaire pour la guerre. On se bat dans un conflit avec des moyens techniques toujours plus radicaux, qui réclament des sacrifices toujours plus grands et un

nombre de victimes plus élevé, dont les objectifs concrets se radicalisent et font l'objet de controverses sur le plan intérieur, et dont les justifications traditionnelles perdent de leur force de persuasion. L'invocation de la nation ne suffit graduellement plus à justifier les efforts. À partir de 1916 se dessinent donc d'autres bases de légitimation, qui puisent dans la communauté de survie des soldats sur le front, l'ethnisation des conflits dans les sociétés à l'arrière, une nouvelle tendance à l'exclusion et à la fermeture de communautés ou encore dans l'atténuation des frontières entre ennemis extérieurs et intérieurs. Autant de phénomènes qui tissent un lien entre le recensement des juifs de 1916 et la brutalisation des régimes d'occupation – en Belgique, où naît un symbole de la violence du XX^e siècle avec l'installation des premières barrières électriques en fil de fer barbelé à la frontière avec la Hollande, ou en Serbie, avec les exactions de l'armée austro-hongroises contre des civils. Les principales alternatives de longue durée à la nation et à l'État-nation, un héritage du XIX^e siècle européen, partiront de Petrograd et de Washington en 1917: précisément sous deux formes d'internationalisation résolue, une révolution mondiale violente et une moralisation démocratique de la politique placée sous le signe de l'autodétermination nationale. La fascination, mêlée de peur, pour l'influence que peut exercer la révolution d'Octobre des bolchevistes et l'enthousiasme, on peut même parler d'attente messianique, avec lequel l'Europe, mais aussi l'Inde et la Chine, la Corée ou l'Amérique du Sud réagissent à Woodrow Wilson, démontrent avant tout que les justifications de la guerre utilisées à l'été 1914 – à savoir le sacrifice pour la nation – commencent à perdre de leur légitimité. Dans cette perspective, 1916 est un seuil décisif au sein de la guerre. Constat qui relativise aussi l'idée d'une longue période ininterrompue de violence, d'une deuxième guerre de Trente Ans qui se serait étendue entre 1914 et 1945. Si l'on veut saisir pourquoi la guerre dont sont sortis les soldats en 1918 se distingue si foncièrement de celle de l'été et de l'automne 1914, il faut comprendre cette charnière complexe de 1916⁵¹.

51 Michael JEISMANN, Angstschweiß auf der Stirn Europas, in: Frankfurter Allgemeine Zeitung, 31 juillet 2004.